1
Un cauchemar

Ferréol Bellier Beaumont s'éveille en sursaut. C'est la troisième fois en très peu de temps qu'il fait le même cauchemar.

Dans son rêve, il marche le long d'un sentier qu'il aime, encadré de haies vives de sapans épineux et de girofliers. Il tient un enfant par la main. Il avance à ses côtés. Tranquillement, sans crainte. Tous deux ils déambulent. Ils ne se parlent pas. Entre eux la confiance règne.

Est-ce que c'est son enfant ?

Impossible, il est noir. Et Ferréol ne connaît pas de femme.

Quel âge a-t-il ? Huit ans ? Dix ans ?

Il n'en sait rien. Ça n'a pas d'importance.

Ils marchent et tout à coup, une horde inconnue et armée leur fait face.

Dans un même mouvement, ils resserrent leurs mains, entrecroisent leurs doigts plus fort. Ils sentent que les autres veulent les séparer. Ils résistent.

Alors un des attaquants brandit une machette et l'abat.

Il sectionne une main à la hauteur du poignet.

Le sang jaillit, et la douleur.

Ferréol se crispe et regarde sa main, par réflexe. Elle est intacte. C'est la main de l'enfant que la lame a tranchée.

La noire.

Il hurle, cependant, comme si c'était la sienne.

2
Une odeur

Il s'est levé pour boire de l'eau, il lui semblait s'être vidé de la sienne. Il s'est tourné et retourné, a essayé de lire. Rien à faire. Il s'est décidé à quitter son lit, sa chambre, à se rhabiller, à sortir de la villa, à suivre une impulsion.

La nuit de décembre est douce, et puissantes les odeurs qui montent du jardin. Il traverse une allée, prend la direction de la maison de sa sœur. Il court presque. Si les siens le voyaient, ses amis, sa famille, ils le tiendraient pour fou. Le feraient enfermer. Mais l'esclave qui surveille la porte en sommeillant le reconnaît, le laisse entrer sans commentaire.

Il est chez lui, après tout, même s'il arrive comme un voleur, sans prévenir, au cœur de la nuit. Il a parfaitement le droit d'être là, et pourtant il n'y vient

jamais, il n'a rien à y faire. Sauf à présent, en cet instant. Il cherche quelque chose et il ne sait pas quoi.

Le goût amer du cauchemar, goût de sang, de peur, de mort, se mêle à une autre saveur. Celle de la curiosité.

Quelques jours plus tôt, quand il a entendu qu'une des esclaves de sa sœur Elvire était morte en couches, Ferréol a ressenti un appel étrange. Il a cherché à en savoir plus et a fini par apprendre que le père présumé de l'enfant, Pamphile, un Noir Mozambique, s'était enfui. C'est du moins ce qu'on raconte. On dit tellement de choses, tellement de choses fausses. Tellement de mensonges. En tout cas on ne l'a pas retrouvé. Le petit est seul au monde.

Ferréol entre dans l'annexe, se glisse en catimini dans la pouponnière improvisée. Que vient-il faire ici ? Il vient voir, mais voir quoi ? À quoi ressemble un orphelin, un enfant noir, un fils d'esclave ? Comme s'il ne le savait pas. Ils pullulent autour de lui. À quoi ressemble une vie qui commence ? Lui qui a l'impression d'avoir fini la sienne.

Il s'incline vers la petite paillasse.

Il y a des lustres qu'il ne s'est pas penché ainsi sur un humain. Il respire profondément, comme il le

ferait d'une fleur inconnue, et, comme d'une fleur, l'odeur le saisit.

Elle est irrésistible.

Elle n'existe pas dans la Nature. Il ne l'a jamais cueillie sur une tige, dans un calice, lui qui fourre pourtant son nez partout.

Pourquoi ?

Pourquoi ne la respire-t-on pas plus souvent ?

Elle met en joie. Elle met en paix.

Elle l'agrippe en douceur, par toutes les fibres de son être, comme s'il la reconnaissait. Il soulève le nourrisson endormi, le serre dans ses bras, l'approche de son visage. Et il hume de plus belle. C'est une crème fraîche malaxée dans le creux des paumes. C'est une poignée de fleurs tiédies au soleil. Quelqu'un les a mélangées longuement, la crème et la poignée, tartinées patiemment, par caresses, sur ce corps. Il s'est fait suavité. Panacée. Baume. Récompense d'avoir vécu. L'odeur de la peau d'un petit bébé.

Ferréol a envie de s'en baigner, de s'en enduire, de s'en emplir. Il frotte son nez, sa joue rasée de la veille contre le petit visage, éperdument. Il appuie son front contre le front miniature, ferme doucement les bras autour du corps de quelques jours.